

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LE

# Naturaliste Canadien

Bulletin de recherches, observations et découvertes se rapportant  
à l'Histoire Naturelle du Canada.

---

TOME DIX-HUIT

---

L'ABBÉ L. PROVANCHER, Rédacteur-Propriétaire.

---



QUÉBEC :

C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

---

1889

LE

# Naturaliste Canadien

---

Vol. XVIII Cap Rouge, Q., Juillet, 1888

No. 1

---

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

---

## PRIMES

—

Les primes du mois de mai, 1ère N° 128, 2e N° 38, de même que celles du mois de juin, 1ère N° 269, 2e N° 250, n'ont pas encore été réclamées.

Le peu d'empressement qu'on a montré à réclamer ces primes nous a engagé à les supprimer pour l'avenir.

---

## ETUDE SUR LES MICROBES

PAR LE DR J. A. CREVIER, MONTREAL

—

(Continué de la page 196 du Vol. XVII)

MICROBES DU CHOLÉRA ASIATIQUE

Comparé au microbe de la tuberculose, celui du choléra est moins long et plus large. Cette forme en spirale a fait considérer ce microbe comme intermédiaire entre les genres *Bacillus* et *Spirillum*.

1—Juillet, 1888.

On trouve dans la plupart des eaux courantes ou stagnantes des microbes en virgule assez semblables à celui-ci ; mais ils sont en général beaucoup plus grands, et aucun autre ne présente les dimensions caractéristiques du *Bacillus komma*.

Ce bacille se trouve dans les grains riziformes des selles cholériques, formées, comme on sait, par la desquamation de la muqueuse intestinale. Cette muqueuse est en effet, littéralement mise au vif, écorchée d'un bout à l'autre, et les parois de l'intestin sont d'un rouge vif par suite de la congestion de la muqueuse. Les grains riziformes sont formés de petites pelotes de cellules épithéliales agglomérées ensemble, et contenant des bacilles en grand nombre.

On les trouve aussi dans les glandes de l'intestin où ils pénètrent grâce à la desquamation de l'épithélium. On n'en a pas encore trouvé ni dans le rein, ni dans les urines, ni dans le sang suivant Koch, mais moi-même, ainsi que d'autres micrographes avons pu les voir dans les liquides susmentionnés.

Les cultures de ce microbe réussissent très bien sur la gélatine ou l'agar-agar (gélose); Koch a vu qu'il se multiplie très facilement sur le linge humide et dans le lait, le bouillon, les œufs, le pain mouillé, les pommes de terre etc. La température qui lui convient le mieux est comprise entre 30 et 40 degrés centigrade, 85 à 105 Farh ; mais à 20 degrés, il se multiplie encore sur la gélatine. Au dessous de 16 degrés, il ne fait plus que végéter lentement, mais ne meurt pas. On a constaté que le froid ne les tue pas ; à 10 degrés audessous de zéro centigrade, il est encore vivant et capable de reprendre toute son activité, si on le place de nouveau dans des conditions qui lui sont favorables. Ce microbe est aérobie ; la privation d'air le tue en quelques jours. L'eau peut lui servir de véhicule, mais comme elle ne lui fournit pas assez de substances nutritives, il y disparaît bientôt. Mais il n'en est pas de même des eaux stagnantes contenant des matières organiques. Lorsque le niveau des eaux souterraines s'abaisse, les flaques d'eau se

chargent d'avantage de débris de toute espèce et la pullulation des germes s'y opère avec plus de facilité. Les bacilles cultivés dans l'eau distillée meurent en 12 heures, tandis qu'ils peuvent vivre pendant 7 jours dans l'eau de boisson. L'influence du niveau des eaux souterraines sur le développement des épidémies de choléra a été démontrée par Petteakeefer, en Allemagne, bien avant que l'on songât sérieusement à mettre en cause un microbe quelconque.

Pendant son récent voyage dans l'Inde Kock a rencontré le Bacille virgule dans les eaux stagnantes de ce pays. En 1854, pendant que le choléra sévissait dans la ville de St-Hyacinthe et dans les principales villes du Canada et des paroisses environnantes, les Bacilles du choléra asiatique existaient dans les eaux stagnantes avoisinant notre ville, et, j'ai pu constater leur existence jusqu'à la fin du mois de septembre. Un mois et demi plus tard, le Dr Annibal O'Leary, un de mes confrères d'étude médicale, demeurant à St-Césaire de Rouville, succombait, le 15 novembre, à une attaque de choléra Asiatique, qu'il avait contracté en visitant une femme de St-Damase affectée de cette terrible maladie. Le Révérend Père Resther, alors curé de St-Hyacinthe, ainsi que plusieurs des prêtres du Séminaire, MM. Dessauniers, Raymond V. G. et plusieurs notables de la ville, furent témoins de mes expériences sur le bacille du choléra, que je foudroyai en leur présence avec une parcelle de mon anti-cholérique ; spécifique contre le choléra asiatique !... et celui du Pays, dit choléra-morbus. Quelques années plus tard, je donnai une conférence devant le corps médical des comtés de St-Hyacinthe, Rouville, Bagot, Chambly, Richelieu, Yamaska, &c., je répétai devant eux les expériences citées plus haut, mais cette fois, sur les microbes du choléra du Pays qu'il tue aussi instantanément !...

On a longtemps cherché en vain à produire le choléra asiatique chez les animaux ; au moyen d'injections de bacilles virgules, afin de pouvoir donner ainsi la preuve de la nature para-

sitaire de la maladie. Les animaux des contrées atteintes de choléra semblent avoir une grande immunité sous ce rapport. Nicati et Rietsch, à Marseille, ont réussi les premiers à produire le choléra en injectant le liquide cholérique directement dans le duodénum des animaux (cochons d'Inde, chiens, etc.) Presque tous ont succombé en deux ou trois jours, et l'intestin congestionné contenait une quantité de bacilles en virgule, bien supérieure à celle de l'injection. Le docteur Rochefontaine, à Paris, a avalé des pilules contenant des déjections cholériques. Il a éprouvé un malaise de quelques jours qui n'a pas eu d'autres suites fâcheuses. Il est probable que, dans ce cas, *l'acidité du suc gastrique* a produit une atténuation des bacilles, ou les a, en partie, détruits. Nous verrons, en effet, que les acides sont contraires au développement des microbes. Rochefontaine s'est aussi injecté du virus cholérique sous la peau du bras, et n'a éprouvé qu'un peu de rougeur adémateuse localisée autour de la piqûre, sans réaction générale comparable à celle produite par l'injection du même virus dans le canal digestif.

#### TENTATIVE D'INOCULATION DU DR FERRAN

Ceci nous amène à parler des tentatives d'inoculation faites sur une grande échelle, par le docteur Ferran, en Espagne, sous le nom de vaccinations anti-cholériques.

En 1884, le Dr Ferran (de Tortosa) fut chargé par la municipalité de Barcelone d'aller à Toulon étudier l'agent infectieux du choléra. Ses précédentes études de micrographie le désignaient pour cette mission. Revenu de Toulon avec une provision de cultures du bacille virgule, le docteur Ferran se hâta d'étudier l'évolution de ce microbe. Les faits qu'il annonce avoir observés diffèrent beaucoup de tout ce qui a été vu avant lui et ne peuvent être acceptés sans des recherches contradictoires.

D'après le Dr Ferran, le microbe du choléra présente un polymorphisme qui aurait échappé jusqu'ici aux investigations

de Koch et autres micrographes qui l'ont étudié et cultivé. Transporté dans du bouillon alcalin stérilisé, le *Bacillus comma* s'allonge, forme des filaments flexueux, puis se gonfle à l'une de ses extrémités, jusqu'à atteindre le volume d'un globule rouge de sang, constituant ainsi un oogone rempli de protoplasma. Une enveloppe transparente (*périplasme*) se forme à l'oogone qui devient ainsi une *oosphère*. Tout près de celle-ci, sur le filament primitif, se montre un petit renflement que Ferrau considère comme le pollinide (ou anthéridie), qui doit féconder l'*oosphère* et le transformer en *oospore*. Celle-ci se rompt alors, et les granulations qu'elle contenait nagent dans le liquide. Celle qui ont été fécondées croissent jusqu'à atteindre le volume de l'oogone précédente et constituent les corps *mûriiformes*, ainsi nommés en raison de leur aspect mamelonné dû à de nombreux noyaux ou microcoques.

Ou voit bientôt de l'un des points de ce corps mûriiforme sortir avec force un filament très ténu, qui s'allonge. Souvent deux filaments se montrent à la fois.

Ces filaments deviennent flexueux, se tortillent en spirale, forment des spirilles, qui bientôt se segmentent et fournissent ainsi, par scissiparité, les bacilles en virgule de Koch qui ont été le point de départ de la culture et de ce cycle évolutif.

(A suivre)

---

## UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

### VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

---

#### PREMIÈRE PARTIE.

(Continué de la page 199 du Vol. XVII).

---

*Lundi 2 avril.*—Vent toujours debout, un peu plus fort, cependant mer toujours calme. On sent que ces vents sont toujours plus légers que ceux qu'on rencontre dans les mers boréales, ou même dans la traversée de Québec à Liverpool.

Les poissons volants sont beaucoup plus nombreux qu'hier ; à tout instant, on en voit, effrayés sans doute par le bruit du bateau, sortir de l'élément liquide pour s'élancer dans l'air, mais jamais à une hauteur au dessus de 2 à 3 pieds sur la surface de l'eau. Leur ventre blanc qu'on distingue fort bien, les ferait prendre à première vue, pour de petits oiseaux, et comme ces derniers aussi, ils se montrent souvent en bandes, quelquefois fort nombreuses. Leur nom de poissons volants n'est pas d'une exactitude rigoureuse, car, comme il est facile de le reconnaître, leurs nageoires pectorales ne sont pas des ailes véritables, aussi ils nagent dans l'air plutôt qu'ils ne volent. On ne peut distinguer de mouvements dans leurs nageoires pectorales pour répéter les élans, comme le font les oiseaux et même les chauve-souris. Certains naturalistes, ou plutôt certains observateurs, ont prétendu que ces poissons ne se soutiennent dans l'air qu'autant de temps que leurs nageoires conservent leur humidité, et qu'ils tombent à l'eau du moment qu'elles sont sèches. D'autres soutiennent, avec beaucoup plus de raison, suivant moi, que toute leur impulsion vient de la nageoire caudale, qui, en s'agitant par secousses répétées, les lance hors de l'eau, et les pousse dans l'air. Si, souvent on les voit toucher le haut des vagues pour reprendre leur course, ce n'est pas pour s'humecter de nouveau les nageoires, mais bien pour prendre un nouvel élan dans un milieu plus résistant. J'en ai vu souvent faire des courses de plus de 300 pieds, et on affirme qu'ils peuvent aller jusqu'à 1000 pieds et au delà.

Nous avons ce matin deux navires en vue à notre droite, s'en allant dans une direction opposée à celle que nous suivons. Au milieu d'une monotonie continue, l'écart le plus futile qui vient en interrompre le cours, est souvent un événement. Il suffit souvent de la moindre singularité de la part d'un passager pour égayer toute la compagnie.

Mais voici que M. de Pompignan qui, à toutes ses autres qualités joint celle de chasseur émérite, nous signale un oiseau

tout nouveau pour moi, et de bon augure pour ceux qui suivent notre route, car sa présence nous annonce le voisinage des tropiques. Cet oiseau est le phaéton, vulgairement appelé *paille-en-queue*, *Phaeton æthereus*, Linné. C'est un bel oiseau blanc, un peu plus petit que notre oie, qui porte à l'extrémité de sa queue deux longs brins qui lui ont valu son nom vulgaire. Il a la région de l'œil et le haut de l'aile noirs, avec le bec rouge ; ses doigts palmés avec des pattes fort courtes, lui rendent la marche difficile sur un terrain plan, aussi ne le voit-on d'ordinaire que sur la mer ou sur les rochers escarpés des îles désertes où il va faire ses petits, au nombre de deux ou trois. Il vit particulièrement de poissons volants et autres proies que la mer peut lui offrir. Il saisit sa proie sans se poser, car ses longues ailes avec ses courtes pattes lui sont un obstacle pour prendre son vol, il ne peut y parvenir, dit-on, que lorsqu'une vague le soulève au dessus de la surface. Il habite presque exclusivement la zone torride, ce qui lui a valu le nom, pour plusieurs, d'oiseau des tropiques.

A midi, nous sommes à 25° 36' de latitude ; c'est une bonne distance depuis 46° 48' point d'où nous sommes partis, mais c'est encore loin de 10° où nous devons aller. La course dans les 24 heures a été de 235 milles, c'est le train ordinaire de notre *Muriel*, qui craindrait, je pense, de s'échauffer en dépassant ses 10 milles à l'heure.

Voulant faire une reconnaissance sur le devant du bateau, voilà que le vent pousse le pan de mon habit sur un panneau tout fraîchement peinturé en blanc, et transforme en gris une large plaque sur mon habit noir. J'en étais tout désolé, lorsqu'un complaisant matelot s'en vint avec une éponge imbibée de térébenthine, enlever toute trace de l'accident et restituer au drap sa couleur et son lustre d'auparavant. Allons, me dis-je, je n'oublierai plus la leçon, qu'on n'est jamais plus en sûreté que lorsque chacun est à sa place.

*Mardi, 3 avril.*—Sur le pont au lever du soleil. Temps

superbe ; vent E. S. E., un peu plus fort ; bateau avec forte pente, cependant mer toujours calme. Les poissons volants sont encore plus nombreux que la veille. Je remarque qu'il y en a deux espèces bien distinctes ; les uns plus petits, en bandes fort nombreuses, les autres beaucoup plus gros, un peu moins communs. Le premier est, si je ne me trompe, l'*Exocetus volitans*, Linné, et le second l'*Exocetus exiliens*, Bloch. Le second se distingue surtout du premier par sa taille plus forte et la longueur de ses ventrales, qui sont placées plus en arrière que le milieu du corps, et qui probablement lui servent comme d'ailes supplémentaires dans son vol aérien.

Les Exocets sont à couleurs très brillantes ; un lustre argentin domine sur toute leur surface ; la tête, aplatie en dessus, avec le sommet du dos et des côtés, sont d'un bleu d'azur, tandis que les pectorales sont d'un bleu plus foncé. La bouche est armée de petites dents avec la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure. Les flancs portent une rangée d'écaillés carénées qui se détachent assez facilement lorsqu'on les touche. La nageoire caudale a sa partie inférieure plus longue que la supérieure, ce qui facilite davantage la puissance d'impulsion pour s'élancer dans l'air.

Certains auteurs prétendent que les Exocets s'élancent hors de l'eau pour le seul plaisir de voler dans l'air, tandis que d'autres veulent que ce ne soit que pour échapper aux poursuites de leurs ennemis, ou pour fuir à l'approche d'un danger qu'ils appréhendent à tort ou à raison, comme l'approche d'un vaisseau. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'eau ou dans l'air, ces jolis poissons rencontrent des ennemis nombreux ; les scombres, les dorades, les coryphènes etc. les poursuivent dans l'eau ; les frégates, les fous, les paille-en-queue etc. les guettent dans l'air. Ajoutons que leur chair délicate les fait rechercher par l'homme et dans l'eau et dans l'air. Les poissons volants se nourrissent de vers et de productions végétales.

J'en étais à me demander ce qu'on pourrait rencontrer de nouveau aujourd'hui pour nous intéresser, lorsque je vis glisser

sur l'eau une forme encore nouvelle pour moi. C'est un être à conformation fort singulière, qui tend au vent une voile, que je crois double sans pouvoir bien m'en convaincre, d'apparence gélatineuse ou vitreuse, d'une belle couleur blanc-bleuâtre, pour profiter de la brise qui agit sur elle et la pousse en avant. Tout d'abord j'ai cru avoir affaire à une Physalie, dont j'avais lu à maintes reprises des descriptions dans les auteurs. Les réponses que les matelots donnèrent à mes questions, me confirmèrent aussi dans cette opinion. — Ces fioles vitreuses que l'on voit glisser sur l'eau, leur demandai-je, sont-elles accompagnées d'une coquille ? — Non, il n'y a point de coquille ; c'est une masse gélatineuse qui nous coule entre les doigts lorsqu'on la saisit.

Que j'aurais voulu pouvoir en capturer quelqu'une ! mais impossible ; bien qu'on en vit plusieurs, et assez près du bateau, elles ne l'approchaient pas assez cependant pour pouvoir être prises avec un seau.

Les Physalies sont des espèces de méduses, de consistance gélatineuse, de forme elliptique, avec une crête plissée sur le dos et des tentacules nombreux en-dessous. Comme la crête dorsale leur sert de voile, les marins les désignent souvent sous le nom de *frégates*, de *galères*, etc., et comme leurs tentacules inférieurs causent sur la peau, lorsqu'on les saisit, une brûlure assez piquante, on leur donne aussi le nom d'*orties de mer*. Je regrette de ne m'être pas enquis de cette singulière propriété auprès des matelots, j'aurais pu dès lors fixer mes incertitudes sur la détermination de l'animal en notre présence ; car plus j'y réfléchis aujourd'hui, et plus je me convaincs que c'est à un mollusque que nous avons affaire, et non à une hydrophyse ou méduse. Ce n'est rien moins, je pense, que l'*Argonauta argo*, que nous avons là en notre présence.

En effet, la crête de la Physalie est allongée, adhérente dans toute sa longueur au dos de l'animal ; et les ailes vitreuses que nous avons devant nous, étaient étroites, paraissaient

élargies à l'extrémité, ne mesurant pas moins de 6 à 7 pouces ou même davantage, au-dessus de l'eau, sans rien laisser voir de la souche ou base qui les portait. Or ce sont bien là les caractères extérieurs de l'Argonaute. Que les matelots aient dit qu'il n'y avait pas de coquille, rien de surprenant. Peut-être n'en avaient-ils jamais pris eux-mêmes, ou, les saisissant trop brusquement, ils auraient pu briser la coquille fragile sans remarquer sa présence.

L'Argonaute est un octopode à coquille fragile, carénée, plissée ou ondulée, ayant assez la forme de la proue d'un vaisseau à son extrémité postérieure. L'animal, dans les temps calmes, s'élève du fond des eaux pour voguer dans sa nacelle à la surface. Retenant dans sa nacelle autant d'eau qu'il lui est nécessaire pour lui servir de lest, il dresse perpendiculairement ses bras palmés, les tient écartés, et la membrane élargie et oblongue qui règne sur une partie de leur longueur présentant une plus grande surface au vent, lui sert de voile pour voguer dans la direction du vent. Les trois autres bras de chaque côté sont employés comme balanciers, et le bas du corps, qui forme un crochet hors de la coquille, fait les fonctions de gouvernail. Mais survient-il du mauvais temps ou un ennemi, dans l'instant même tout l'attirail rentre en dedans, l'animal retire ses rames, ses voiles, son gouvernail, ses avirons, et fait chavirer son frêle navire, qui se remplit d'eau, et s'enfonce dans les profondeurs des mers.

Telle est, d'après les auteurs, la manière de procéder de cet intéressant mollusque.

Après avoir examiné attentivement les coquilles d'Argonaute que je possède dans ma collection, et les avoir confrontées avec les figures de l'animal qu'en donnent les auteurs, je n'ai plus de doute aujourd'hui que ce sont ces mollusques que j'ai rencontrés là, et n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas insisté, auprès des employés du bateau, pour pouvoir en capturer quelques uns.

Les Argonautes, de même que les Physalies, habitent les mers chaudes de la zone torride. Certaines coquilles de l'*Argonauta argo* mesurent jusqu'à 8 et 9 pouces de longueur.

La température s'attédisant de plus en plus à mesure que nous avançons vers le sud, je commence à souffrir de l'épaisseur des vêtements que j'ai portés jusqu'ici, et en remplace une partie par de plus légers, caleçons, chaussettes, etc. ; cependant, pour le buste, je ne veux pas cesser de porter toujours de la laine sur la peau : c'est le plus puissant préservatif contre les refroidissements trop subits, qui sont presque toujours des occasions de graves maladies, même dans les climats les plus chauds.

La mer depuis longtemps déjà a laissé sa couleur verte des latitudes élevées, pour prendre une teinte bleu-foncé des plus agréables, c'est la couleur de la mer de Naples, d'Alexandrie et de presque toute la Méditerranée, à l'exception du voisinage des côtes.

Lorsqu'aucune rencontre ne m'apporte de sujets d'étude, je m'amuse à étudier le caractère des différents personnages qui nous entourent ; c'est ce qu'avec M. Huart nous appelons faire des études de mœurs. Notre yankee, M. Moore, fournit surtout ample matière à nos observations.

La couleur pâle, livide, l'apparence débile de notre guadeloupien, M. Castéra, l'avaient frappé en mettant le pied sur le bateau, et du moment qu'il sut que ce convalescent venait de Panama, il voulut absolument se convaincre que c'était un échappé de la fièvre jaune qu'il avait devant lui. Il paraissait avoir une crainte extrême de se trouver en face de la redoutable épidémie. Vingt fois M. Castéra lui avait dit qu'il n'y avait pas de fièvre jaune à Panama lors de son départ ; tous les jours cependant il revenait à la charge pour en obtenir un aveu. Il était parfois tout-à-fait amusant d'écouter leurs colloques, d'autant plus que l'américain ne savait pas deux mots de français, et que le guadeloupien n'était pas non plus très fort en anglais. — *Well, tell me*, disait l'américain, *is there no yellow*

*fever in Panama? Are-you not recovering from this illness?— No, no! I told you, no, before, and I repeat you: no!* et là dessus, il s'en allait chercher un poste ailleurs. Mais notre américain ne se tenait pas encore pour satisfait, il suivait le patient: *surely you have suffered from fever, you look to weak, to pale!* Et les témoins de rire aux éclats en vue de telles obsessions. Ajoutons que l'américain paraissait déjà tout troublé en prévision d'une réponse qui aurait confirmé ses craintes.

Une atmosphère tiède et des plus agréables, des zéphirs paisibles qui rident à peine la surface de l'eau, un ciel pur et sans nuages qui s'harmonise si bien avec la couleur bleue de la mer, nous procurent des nuits qui ne sont pas moins attrayantes que les heures qu'éclaire l'astre du jour. Phébé nous fait défaut, mais par contre les étoiles scintillent d'un éclat que nous ne leur avons pas encore connu. Le fond sombre sur lequel elles se détachent, nous les montre comme autant de clous étincelants servant à capitoner l'immense voile d'azur qui nous sert de voûte. Déjà certaines de nos constellations boréales se rapprochent sensiblement de l'horizon, et du côté opposé se dessinent au firmament des groupes de soleils dont je suis enchanté de faire pour la première fois la connaissance. M. de Pampignan, qui a fait une étude spéciale du planisphère céleste, m'intéresse beaucoup en me faisant distinguer certaines constellations de l'hémisphère austral inconnues pour nos latitudes. C'est avant tout la grande Croix-du-sud, si facile à reconnaître par les quatre étoiles principales, sur les onze qui la composent, rangées en un carré presque parfait dont les diagonales formeraient une belle croix. La croix laisse voir aussi dans sa zone quelques autres constellations moins importantes et un peu plus difficiles à distinguer.

*Mercredi 4 mai.*— Nous avons un peu de tangage ce matin, bien que la mer puisse encore être qualifiée de clémente. M. Huart a encore, comme on dit vulgairement, les ailes pendantes. Je crois qu'il s'habitue difficilement à faire un marin, et il proteste aussi hautement qu'il n'ambitionnera jamais cet honneur.

A 6 hs. nous voyons un vaisseau à notre droite, filant sa course dans une direction opposée à celle que nous suivons.

A 8.30 hs., grande joie à bord, nous voyons la terre, la terre que nous avons perdue de vue depuis plus de six longs jours. Ce n'est d'abord qu'une petite tache à l'horizon sur notre droite en avant, mais à mesure que nous avançons, nous voyons la forme se dessiner plus distinctement. Bientôt nous distinguons les rochers avec une tour qui les surmonte se mouler en crénaux sur l'horizon. C'est, nous dit-on, la petite île de Sombrero qui ne se compose que de rochers arides et n'a d'autres habitants que les gardiens du phare qu'on entretient là pour l'avantage de la navigation. Le capitaine nous annonce qu'à 7 h. ce soir, nous serons à St-Kitts, premier port où nous devons faire escale.

Je me rappelle avoir lu quelque part dans les écrits de Paul Féval, qu'étant un jour en route pour un pèlerinage au tombeau de St-Martin, à Tours, il fut tout étonné d'entendre quelques uns de ses compagnons de route, qui voyageaient dans le même but que lui, discutait certaines questions en rapport avec les principes religieux bien entendus, de manière à laisser des doutes sur leur foi plus ou moins avariée de maximes mondaines que la pure orthodoxie ne pourrait que répudier. Il y avait, dit-il, un avocat, un médecin, un militaire avec lui dans le même compartiment ; la conversation étant tombée, par hasard, sur le duel, le médecin condamnait sans ambages la fausse maxime ; l'avocat savait le principe, mais, disait le disciple de Thémis, avec des épées à quinze pieds de distance, ou des pistolets à une portée de canon, comme c'est le plus souvent le cas, je ne vois pas beaucoup qu'on puisse nuire à son prochain. Le militaire, lui, tout en se proclamant catholique de bon aloi, soutenait qu'il y avait des coutumes, des usages de mœurs, des règles de société, auxquelles on ne pouvait déceimment se soustraire, et que la religion, tout en les condamnant dans le principe, devait les tolérer dans la pratique.

Nous sommes tellement habitués chez nous à n'entendre que des discours en tout conformes aux prescriptions de l'Eglise, que plus je poursuis mes entretiens avec celui de mes compagnons qui m'intéressent le plus, et plus je me sens porté à douter de l'orthodoxie de son catholicisme. Je crains fort de ne trouver à la fin dans cet aimable narrateur qu'un de ces catholiques à gros grains, comme on en trouve tant en France, qui ont grand soin de répudier la libre pensée, mais qui se fabriquent volontiers un évangile de leur façon ; qui ne voudraient pas se donner au diable, mais qui ne veulent pas non plus se donner à Dieu.

Hier, mon martiniquois me rapportait qu'ayant fondé, en compagnie de quelques amis, au nombre desquels était le Dr Lota, dont j'aurai occasion de parler plus tard, un journal à St-Pierre de la Martinique, ayant nom la *Defense Coloniale*, particulièrement destiné à prendre les intérêts des blancs (créoles) de la colonie, contre la tyrannie des noirs, qu'un gouverneur sans cœur et sans vergogne favorisait de tout son pouvoir, même contre les règles de l'équité et de la justice, ils avaient, tous les jours, à ferrailer dans leur feuille contre certains rédacteurs noirs à la tête d'une autre feuille jouissant des faveurs de l'autorité. Or il était arrivé, comme la chose a souvent lieu dans les polémiques ardentes, que l'écrivain noir avait fort maltraité ses confrères blancs ; donnant libre essor au caractère grossier et brutal de sa race, il n'avait pas même respecté les égards que des hommes bien élevés se doivent entre eux en toute circonstance. Rencontré sur la rue par le Dr Lota, qui en sa qualité de Corse a le sang vif, le noir l'avait insulté sans ménagement. Mais le bouillant docteur, emporté par son caractère, n'avait pas été lent à faire jouer sur le crâne de l'africain la canne qu'il tenait à sa main pour le mettre en fuite.

Voilà une bien mauvaise affaire dirent ses amis au docteur, vous connaissez nos mulâtres, forts par leur nombre et comptant aussi sur l'abstention de l'autorité pour tout ce qui pourrait arriver, vous êtes sûr qu'ils vont venir en grand nombre tirer

vengeance de cette défaite. Il faut sans délai se préparer à les recevoir.

Et en effet, l'appel est fait dans tout le voisinage, et plus de 1000 faces noires se présentent dans la rue pour faire le sac de la maison du docteur. Nous avons, dit M. de Pampignan, une carabine à dix-sept coups, des épées, et quelques fusils. Connaissant le manque de bravoure des africains, j'étais sûr qu'en cinq minutes, nous pouvions, à sept ou huit que nous étions, en coucher une cinquantaine sur le sol, et mettre incontinent toute la bande en déroute. Mais, ajouta-t-il, le docteur ne voulut jamais consentir à ce qu'on fit usage des armes meurtrières. Aussi la maison fut-elle complètement démolie, les meubles brisés en mille pièces, et le docteur forcé d'émigrer à Trinidad, par ce que ses jours n'étaient plus en sûreté à la Martinique.

—Mais le docteur en a bien agi dans la circonstance, lui-dis-je ; il ne voulait pas ajouter une nouvelle faute à celle commise en premier lieu.

—Comment ? n'était-il pas en légitime défense ? Devait-il laisser ruiner sa propriété sans prendre les moyens de la protéger ?

—Légitime défense ? Je ne l'admets pas ; car il était le provocateur. Il pouvait s'adresser aux tribunaux pour mettre son noir à l'ordre ; mais en se portant à une voie de fait, il perdait tout droit à réclamer réparation de l'injure commise à son égard. Je trouve en outre que, même au point de vue de la prudence humaine, le docteur a encore eu raison de ne pas faire feu sur la foule. Si, pour le moment, vous aviez mis la masse en déroute, vous pouvez être bien sûrs que, forts de leur nombre, ils auraient repris leur revanche plus tard. Et d'ailleurs, ne comptez-vous pour rien cinquante vies que vous auriez ainsi sacrifiées à votre ressentiment, lorsque le tort venait de votre côté ? En outre, cette foule n'était pas là sans armes, et une balle, une seule balle aurait suffi pour le docteur ou pour vous-

même. Et qu'importe que cinquante noirs mordent la poussière, si vous allez vous coucher parmi eux ?

Il va sans dire que mes paroles furent loin d'amener la conviction chez mon interlocuteur, mais je me disais tout de même à part moi : Comme ils sont sublimes, comme ils sont sages, ces préceptes de notre sainte religion ! et comme souvent aussi on ne les viole pas impunément, même en ce monde ! Et j'ajouterai ici : comme ils sont à plaindre ceux qui, nourris dans un milieu perverti, ont entendu mille fois résonner à leurs oreilles des maximes perverses, des doctrines impies, des jugements erronés ; ils s'en sont imbus sans s'en apercevoir, et les retiennent encore tout en faisant profession de bouche de leur orthodoxie !

Aujourd'hui M. de Pompignan me raconte une autre scène, encore au sujet de ses nègres, et où les principes religieux n'ont pas été non plus respectés.

Cette fois, c'est lui-même qui est le héros du drame, et c'est encore au sujet de polémiques dans les journaux ; et je ne pourrais sûrement affirmer que ce n'est pas avec le même rédacteur noir.

On s'était donc, de part et d'autre, j'ai raison de le croire, fort maltraité chacun dans sa feuille. M. de Pompignan, en bon chrétien, comme il se plaît à le déclarer, n'hésita pas à envoyer ses témoins au mulâtre pour une rencontre sur le terrain. L'arme choisie était le pistolet. Le noir s'y rendit, mais tellement défait, tellement tremblant, que les médecins durent déclarer qu'il n'était pas en état de se battre. Il fallut donc remettre la partie à un autre jour, pour attendre que l'africain pût rentrer dans sa peau, et faire passer dans son cœur une parcelle de cette bravoure qu'il avait si abondante au bout de sa plume. Mais rendu de nouveau sur le terrain au jour fixé, la première scène se répéta encore plus accentuée ; l'africain pâle, défait, complètement décontenancé, n'était pas même capable de retenir l'arme dans sa main. Force fut encore aux Esculapes d'intervenir pour un nouveau délai qui, cette fois, s'étendit aux calendes grecques.

(A suivre.)